



Les passions esthétiques sud-coréennes

Valérie Gelézeau

► To cite this version:

Valérie Gelézeau. Les passions esthétiques sud-coréennes. Korea Analysis, 2014, 3, pp.44-51. halshs-01140516

HAL Id: halshs-01140516

<https://shs.hal.science/halshs-01140516>

Submitted on 14 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



8. Les passions esthétiques sud-coréennes⁵⁶

VALÉRIE GELÉZEAU

SOURCES NON EXHAUSTIVES :

- John DiMoia, « Reconstructing Bodies: Biomedicine, Health, and Nation-Building in South Korea since 1945 », Stanford, Stanford University Press, 2013,
- Joanna Elfving-Hwang, « Cosmetic Surgery and Embodying the Moral Self in South Korean Popular Makeover Culture », *The Asia-Pacific Journal*, Vol. 11, Issue 24, n°2, June 17, 2013.
- Se-Woong Koo, « Dressing the Korean Body: Fashion, Luxury And Nation Reconsidered, séminaire pluridisciplinaire du Centre de recherches sur la Corée de l'EHESS », S, 22 février 2013.
- Chu Chihyŏk, « Différences sexuées dans les comportements d'achat de produits de luxe : le rôle de la consommation

⁵⁶ Cet article est une version courte d'un *working paper* en cours rédigé dans le cadre du projet « Techniques, Objets, Patrimoines » de l'UMR 8173 Chine, Corée, Japon (EHESS-CNRS). Je remercie également Patrick Pajon (Université Stendhal-Grenoble 3) et Marie Seigneur (Chanel Parfums Beauté) pour les échanges et le soutien apporté à cette recherche.

ostentatoire et de l'influence du groupe des pairs », *Korean Journal of Advertising* vol. 94, p. 70-94, 2012.

- Yi Yunjŏng, Choi Unjŏng, Hong Kyŏnhŭi, « La spécificité du concept de luxe en Corée du Sud », *Fashionbiz*, vol. 14, n° 5, p. 195-215, 2010.

- Sŏ Yonghan, O Hŭisŏn, Chŏn Minji, « L'influence du *ch'emyŏn* (réputation sociale apparente) sur le désir de luxe des sud-coréens », *Journal of the Korean society of clothing industry*, vol. 13, n° 1, p. 25-31, 2011.

Les discours sur les réseaux sociaux sud-coréens fourmillent de néologismes curieux, qui n'ont pas leur équivalent en français : il faut être *momjiang* ou *ŏljiang* (« avoir un corps/ un visage parfait »⁵⁷) pour réussir dans la vie. Les discussions sur la nécessité de recourir au *kyŏrhan sŏnghyŏng* (la chirurgie esthétique pour réussir son mariage) rivalisent avec celles sur le *chigŏp sŏnghyŏng* (la chirurgie esthétique pour obtenir un bon emploi). C'est dire que l'apparence corporelle, physique, ainsi que la physionomie sont des enjeux cruciaux de la vie sociale en Corée du Sud. Pour autant, ces constatations déroutent quand on sait qu'une des lois cardinales de la relation traditionnelle de la personne à son corps est fondée, dans la culture coréenne prémoderne, sur le *sinch'e palbu*, c'est-à-dire l'intégrité absolue de « l'ensemble corps » (*sinch'e*) « cheveux » (*pal*) « peau » (*pu*). Comment expliquer ce paradoxe ? Comment la transition à la modernité qui a marqué la société coréenne au cours de la seconde moitié du XX^e siècle a-t-elle pu transformer à ce point la relation des Coréennes (et des Coréens) à leur corps et leur visage ?

Ce texte propose un bref état des lieux des recherches sur ces questions. Une première partie fait le point sur divers aspects des

⁵⁷ *Jjang* est un superlatif (« le/la plus...le/la meilleur(e)... ») ; *mom* signifie « corps » et *ŏl* « visage ».

passions esthétiques (luxe, cosmétique, chirurgie) originales qui caractérisent la société coréenne. Une deuxième partie montre comment le contexte culturel proprement coréen s'articule aux tendances mondiales caractérisant la relation des femmes à leur corps – par exemple la nécessité de se conformer à des canons de beauté ou la transformation du corps en objet de luxe. La troisième partie, enfin, explique certaines caractéristiques du complexe esthético-cosmétique en Corée du Sud par les modalités du développement autoritaire des années 1960 et 1970, qui ont entraîné l'intrusion de l'État dans le corps social.

Les passions esthétiques sud-coréennes

Ces passions esthétiques se manifestent d'abord par la consommation vigoureuse (comparativement à l'Asie et au reste du monde) d'accessoires de luxe (la Corée était en 2013 le 3^e marché d'Asie pour le luxe). Selon une enquête de 2011 réalisée dans les trois grands magasins sud-coréens qualifiés de Mecques du luxe (*sic*), Lotte, Shinsegae et Hyundai, les marques de luxe occidentales affichaient une croissance annuelle de leurs ventes de 7 à 14 %, avec des pics de 20 % pour certaines (Prada). À certains égards, ce développement de la consommation de produits de luxe s'est largement inspiré de celle qu'a connue le Japon des années 60 à la période actuelle, et des magasins comme Shinsegae ou Lotte ont délibérément pris modèle sur les grands « depato » nippons (Mitsukoshi, Takashimaya, Isetan...).

Comme le notent Chu Chihyök (2012) et Yi Yunjöng *et al.* (2010), ces passions esthétiques se manifestent également par l'attention portée au corps, au visage et à l'apparence. Les femmes sud-coréennes sont les premières consommatrices de produits cosmétiques au monde, et passent dans les « rituels de beauté » six fois plus de temps que

les Françaises, elles appliquent sur leur peau entre 5 et 9 produits matin et soir (contre 1 à 3 pour les Françaises).

L'ampleur prise par le phénomène de la chirurgie esthétique est l'un des symptômes les plus significatifs de la question du corps dans la société contemporaine en Corée du Sud. Comme le souligne Joanna Elfving-Hwang, l'industrie y est en pleine expansion : entre 20 % et 30 % des Coréennes pratiqueraient la chirurgie esthétique et – ce qui est exceptionnel à l'échelle mondiale – 15 % des hommes, contre moins de 7 % aux États-Unis. Les statistiques de l'ISAPS (International Society for Aesthetic Plastic Surgery) placent la Corée du Sud à la 7^e position mondiale pour le nombre total d'opérations : 250 000 par an, à comparer avec un million au Brésil et aux États-Unis, les deux pays où cette industrie est la plus florissante. Cependant, il convient de souligner que la Corée du Sud est la première nation pour ce qui est du nombre d'opérations par personne⁵⁸. Par ailleurs, à Séoul, de simples « salons de beauté » ou des « spas » qui ne sont pas des cliniques de chirurgie esthétique, proposent le débridage des yeux, des remodelages faciaux au botox ou des procédures de blanchiment de la peau qui ne sont pas comptabilisées dans les statistiques de l'ISAPS et sont considérés comme des actions banales par les Coréens – il n'est pas rare en effet que des parents offrent à leur fille une opération des yeux comme cadeau d'entrée à l'université. Bref, la place de la chirurgie esthétique dans la société sud-coréenne est plus à comparer à celle qu'occupent les *nails bars* aux États-Unis ou l'orthodontie en France qu'aux pratiques lourdes qu'implique l'acte chirurgical dans ces deux pays. La transformation du corps pour acquérir davantage de beauté y est un acte banal d'entrée dans la vie sociale.

⁵⁸ Par ordre : liposuccion, augmentation des seins, rhinoplastie et blépharoplastie (c'est-à-dire la chirurgie des paupières).

Or, la dynamique de ces passions esthétiques sud-coréennes n'est pas confinée à la Péninsule et se diffuse dans l'ensemble de l'Asie orientale, voire au-delà. La « vague sud-coréenne » (Hallyu) a largement contribué à faire de la Corée du Sud une référence dans l'esthétique transnationale. Joanna Elfving-Hwang estime ainsi que ce ne sont donc plus seulement les critères de beauté sud-coréens qui se diffusent au Japon, en Chine ou en Asie du Sud-est (notamment au Vietnam), mais des techniques et des gestes « particuliers ». Par exemple, même le Japon a désormais des cliniques qui proposent des procédures « spécifiquement coréennes » et la Corée du Sud devient une destination importante en Asie pour le tourisme (de chirurgie) esthétique.

La femme coréenne et le *global body*

La domination patriarcale de la société coréenne traditionnelle impliquait la subordination du corps de la femme à celui de l'homme. Cela se traduisait par l'exigence de la virginité jusqu'au mariage et le fait que la mère se consacrait pleinement aux soins des enfants, notamment à ceux du fils aîné. Quelles sont les conséquences de ces héritages culturels sur la relation de la femme sud-coréenne à son corps ?

Les exemples de la cosmétique et de la chirurgie esthétique fournissent d'utiles outils d'interprétation qui permettent de comprendre comment des tendances globales (ce que j'appelle le *global body*) affectent cette relation. Une interprétation duelle caractérise l'analyse de la course à la beauté – dont les conséquences en termes de chirurgie esthétique sont bien décrites dans le récent livre de Jean-Claude Kaufman, *La guerre des fesses*.

Une première interprétation de cette course à la beauté renvoie à la notion d'*empowerment* : le soin apporté à son apparence est le signe de

l'entrée des femmes dans l'espace public, de l'acquisition du pouvoir social et de la liberté que leur confère cette conquête. À cette irruption de la femme dans l'espace public s'ajoute le développement du soin de soi qui caractérise, dans la société coréenne comme dans toutes les sociétés capitalistes développées, le passage de formes légales de gestion de la population par le pouvoir d'État au contrôle du corps (et de la reproduction) par les personnes elles-mêmes. Les florissantes industries du *well-being* traduisent donc (en Corée du Sud comme partout ailleurs), les mutations de la société néolibérale où la nécessité de prendre soin de soi se déplace de l'État à l'individu. Cela prend en Corée des formes particulières en raison de l'importante compétitivité sociale qui suscite des demandes croissantes pour la perfection physique.

Toutefois dans le contexte d'une tendance sociale lourde qui est l'importance extrême de la domination masculine en Corée, d'autres auteurs soulignent l'ambiguïté de l'*empowerment* donné par la capacité absolue d'agir sur son propre corps. En premier lieu, l'obsession de la discipline que l'on s'impose (régimes, maquillage parfait) et de l'amélioration technologique du corps (chirurgie esthétique) tend à constituer une source d'anxiété majeure en Corée du Sud (à comparer avec l'endettement des Américains en ce qui concerne la chirurgie esthétique). Cela s'exprime dans de nombreux maux sociaux : un taux de suicide élevé, des pathologies de la peau et des allergies – désignées selon le terme générique d'*at'op'i* – particulièrement sévères. Ensuite, cela concerne aussi bien les femmes que les hommes. L'accent mis sur le physique renvoie à des caractéristiques biologiques de plus en plus caricaturales comme le démontre l'analyse par Epstein et Joo des torsos musculeux des hommes et des sportifs vs les jambes fines et « interminables » des mannequins et des Kpop girls. Cet accent ne contribue pas à libérer les

individus (*empowerment*) mais les enferme au contraire dans des inégalités de genre persistantes où la domination masculine reste très forte.

L'État et le(s) corps national/aux en Corée du Sud

C'est ici que la transition doit être historicisée, afin de mieux comprendre ce qui, dans la question du corps au sens large, renvoie à des ferments proprement coréens de développement et de modernité.

La société coréenne a développé depuis bien longtemps des techniques et des pratiques sophistiquées liées au corps, que ce soit l'esthétique ou la santé, notamment dans les classes aristocratiques. Entre le milieu du XVII^e et le milieu du XIX^e siècle, un « complexe de santé » traditionnel très respectueux du corps et fondé sur les connaissances et les pratiques du *Tongŭi Pogam*⁵⁹, comportant des innovations qui n'ont pénétré la science médicale occidentale que beaucoup plus tardivement, s'est diffusé dans l'ensemble de la population (villes moyennes et gens du commun). Ces savoirs révolutionnaires ne sont pas restés le fait d'une élite isolée dans la ou les capitales d'État et de province, et la Corée s'est très tôt dotée de pratiques médicales à la fois naturelles et rationnelles, efficaces dans l'ensemble du corps social.

⁵⁹ Compilé par Heo Jun, le médecin de la maison royale coréenne au début du 17^e siècle, le *Tongŭi Pogam* est considéré comme la base de la médecine traditionnelle coréenne et une des importantes références de la médecine orientale, de manière générale.

Quant aux soins et à l'esthétique, les pratiques de l'aristocratie prémoderne traduisent la sophistication et le goût du luxe que l'on retrouve en Chine et au Japon sous des formes similaires. Usage et pratique du luxe, soins du corps (des bains au piment des dames de la cour à l'application de diverses préparations pour se blanchir la peau et/ou se noircir les dents) font partie de la culture traditionnelle sophistiquée de l'aristocratie coréenne.

Les passions esthétiques s'inscrivent donc *aussi*, voire *d'abord* dans une histoire propre coréenne du corps, de l'esthétique et du luxe qu'il faut comprendre sur la longue durée. Notons d'ailleurs ici que les interprétations de la recherche d'une peau plus claire comme manifestation d'un désir d'occidentalité sont concurrencées par des facteurs généraux, une peau plus claire étant un signe de supériorité sociale par rapport à la grande masse des paysans exposés aux travaux des champs.

« La place de la chirurgie esthétique dans la société sud-coréenne est plus à comparer à celle qu'occupent les *nails bars* aux États-Unis ou l'orthodontie en France. »

Dans le temps plus court du XX^e siècle, les épisodes de la colonisation, de la guerre et de la modernisation ont également eu une profonde influence sur l'évolution des pratiques biomédicales et donc, sur le traitement esthétique des corps.

Soulignons d'abord que les pratiques biomédicales sud-coréennes contemporaines sont profondément hybrides (DiMoia 2013). Marquées jusque dans les années 1940 par la coexistence (parfois conflictuelle) des pratiques traditionnelles et des pratiques occidentales venues soit de la présence des missionnaires étrangers soit de l'introduction de la médecine germanique *via* la colonisation japonaise, elles ont ensuite bénéficié de l'introduction d'un grand nombre de

techniques médicales américaines, du fait de la présence de l'Usamgik⁶⁰ en Corée du Sud dès 1948, et internationales, du fait de l'aide à la reconstruction après la guerre de Corée. Par la suite, le gouvernement sud-coréen de Park Chung-hee a massivement mobilisé les technologies biomédicales pour non seulement asseoir le développement économique en contribuant par exemple à accélérer la transition démographique, mais aussi créer et consolider l'image d'une nation moderne et progressiste.

La mobilisation du complexe biomédical s'est faite notamment par les campagnes pour la restriction des naissances (menées de 1964 au début des années 1980) et les campagnes antiparasites (de 1969 au début des années 1980). Ces deux campagnes ont profondément marqué la société coréenne à tous les niveaux et dans toutes les régions et ont « éduqué » à la manière forte les Sud-Coréens aux corps sains et soumis au respect de l'hygiène, d'une nation moderne (Epstein et Joo 2012⁶¹). La circulation massive des camionnettes du planning familial et l'incitation musclée à des méthodes de contraception radicales pour les femmes et pour les hommes (vasectomie) n'est peut-être pas étrangère au niveau particulièrement bas de la natalité en Corée du Sud ; surtout, elle illustre l'intrusion

forte de l'État dans les corps individuels (DiMoia 2013).

C'est ainsi que l'importance du secteur biomédical en Corée en général, et celle de la chirurgie esthétique en particulier, peut aussi s'interpréter comme l'une des conséquences de la pénétration de ce complexe bien au-delà des espaces où il est habituellement confiné (c'est-à-dire les hôpitaux, les cliniques et les cabinets médicaux) que ces campagnes sanitaires ont pu instituer.

À cette présence lourde et incontournable de l'État sud-coréen dans les dynamiques de développement, s'ajoutent des facteurs liés aux mécanismes du changement social. Le développement particulier des passions esthétiques s'inscrit en effet dans la dynamique de constitution des classes moyennes en Corée du Sud et de leur manière de se distinguer. La croissance économique a fait d'une part exploser en nombre la grande masse des classes moyennes en Corée du Sud, tout en faisant émerger une bourgeoisie urbaine avec des habitus sociaux particuliers : l'endogamie, la fréquentation de certains lieux (les grands hôtels, les clubs), certaines manières de se loger (dans les logements collectifs de luxe), certains comportements (la passion du luxe), des cursus scolaires au sein des grandes universités, etc. Or, dans une société où, depuis la crise financière des années 1990, les classes moyennes s'inquiètent de leur statut, la recherche de la distinction par l'imitation des catégories sociales supérieures devient cruciale, comme le rappellent Chu Chihyök (2012) et Sö Yonghan *et al.* (2011). Les passions esthétiques (que ce soit la consommation ostentatoire d'accessoires de luxe ou la pratique massive de la chirurgie esthétique) traduisent ainsi cette volonté de maintenir son statut social ou de l'accroître à des fins de distinction sociale.

⁶⁰ Le United States Army Military Government in Korea est le gouvernement d'occupation américain qui dirigeait officiellement la partie Sud de la Corée entre 1945 et 1948.

⁶¹ Epstein et Joo (2012) vont ainsi jusqu'à lier la circulation, notamment par le biais des produits du Hallyu, des images de la masculinité et de la beauté féminine coréennes à une « revanche » sur des années de représentations « coloniales » de la masculinité et de la beauté coréenne (par rapport à la puissance coloniale japonaise, puis à la masculinité des militaires américains). La Corée du Sud a non seulement rattrapé ces deux nations (en termes économiques et politiques), mais aussi en termes de culture et de beauté corporelle de ses membres en tant que constituant une nation.

Les passions esthétiques sud-coréennes doivent donc se comprendre dans le cadre de processus de transformation intervenus au cours d'un long XX^e siècle : la construction d'une nation moderne par un État puissant d'une part et l'émergence de classes moyennes aux stratégies de distinction sociales inspirées de la culture aristocratique traditionnelle (en raison aussi de la promotion de cette culture dans les discours nationalistes) sont d'importants facteurs d'explication. La beauté des corps sud-coréens symbolise ainsi la réussite de la nation, tandis que les comportements liés au corps participent tout à la fois d'une consommation ostentatoire et d'un petit syndrome années folles (n'oublions pas non plus que la Corée vit, en permanence, en guerre).

Bien que s'inscrivant dans la logique générale du *global body*, les passions esthétiques sud-coréennes sont donc nationalistes tout autant qu'elles expriment ce qui s'analyse en terme de *compressed modernity* (pour désigner la rapidité du changement social survenu).